

rappelle l'existence d'un fonds de manuscrits latins et français relatif à Compiègne, déposé à la Bibliothèque nationale en 1802.

La séance se termine par le commentaire très circonstancié de Françoise Maison sur deux lettres découvertes par elle, par hasard, dans une brocante. Il s'agit de la correspondance échangée le 26 août 1812 et le 11 mai 1813 par Barbier, bibliothécaire de l'Empereur, et G. Escuyer, imprimeur-libraire à Compiègne. Ces deux lettres sont riches de détails personnels et nous renseignent aussi sur la manière dont la bibliothèque impériale était approvisionnée et gérée au quotidien.

7 février

Patrice de LARRARD

*Les banques locales à Compiègne au XIX et XXèmes siècles,
de leur fondation à nos jours à travers les rapports d'inspection
de la Banque de France*

La source principale du conférencier, lui-même banquier, a été la série de rapports d'inspection des succursales de la Banque de France, de 1858 à 1938, conservés, microfilmés et mis à la disposition des chercheurs par cet organisme fondé par Napoléon. Ces rapports ne donnent pas pendant cette période une image exhaustive de la vie économique et financière de notre région, mais celle-ci s'avère suffisante pour être fidèle. Patrice de Larrard a choisi de centrer son propos sur les banques locales, car ce sont les principaux partenaires de la succursale compiégnnoise de la Banque de France, à une période de notre histoire où ces entreprises fleurissent et jouent un rôle primordial dans l'animation de la vie économique provinciale.

De 1883 à 1899 Compiègne n'était le siège que d'un bureau, dépendant de la succursale de Saint-Quentin. Il ne fut transformé en succursale que le 3 janvier 1899. Senlis qui dépendait alors de Compiègne s'en détacha pour devenir succursale à part entière en 1923. Les inspecteurs de Paris, qui viennent régulièrement apprécier la signature du banquier et celle des entreprises demandeurs des crédits, décrivent la place de Compiègne comme rurale et campagnarde. Les sucreries y constituent les plus grandes entreprises, mais de 1900 à 1910 leur capital est parisien, et elles ne viennent à la banque locale qu'à partir des années trente. Les meuneries, féculeries, négociants d'engrais, de semences, de bétail, forment l'essentiel de la clientèle, mais aussi les négociants en vin qui financent également les débits de boisson : leur réussite est fréquente mais la faillite peut aussi les frapper. La mécanique se développe plutôt à Noyon, et le bâtiment à Compiègne ; l'entreprise Sis y est implantée durablement, mais la reconstruction d'après la Grande Guerre a fait appel à des entreprises extérieures.

Les principales banques locales sont, dans l'ordre : les banques Brière (1858), Rigault (1880, mais qui disparaît dès 1882), Auxenfants (de 1886 à 1894, un usurier), Séré et Gournay (1891) qui se transforme en Gournay, enfin Cheneau et Barbier (1894). A côté de ces grands acteurs, il y a tous les modestes escompteurs des gros bourgs, dont la durée de vie est faible, et qui disparaîtront totalement après la guerre de 14. On note également l'apparition des banques nationales à réseau, telles dans notre ville le Crédit Lyonnais apparu en 1895, la Société Générale en 1900, le CNEP (aujourd'hui la BNP) en 1910.

Le conférencier détaille ensuite la vie et les avatars des trois principales banques locales, Brière, Gournay, et Cheneau et Barbier. Rémy-Léon Brière est noyonnais ; c'est un très bon banquier, prudent, qui attire les dépôts. Après la liquidation de 1906 de la banque Plommet qui lui a succédé en 1888, due à la crise du sucre, le fils de Rémy-Léon, Fernand Brière, crée une société anonyme pourvue d'administrateurs riches et compétents, qui s'engagent financièrement. Son fils André prend sa succession, mais lui-même, très atteint pour n'avoir pu empêcher les Allemands de se saisir du coffre de la banque en 1917, meurt peu après. André Brière, très strict, mais auquel on reproche son attitude trop peu commerciale et son refus de toute innovation, s'achemine vers une grave crise en 1934. André n'appellera son fils Michel à la cogérance qu'en 1947 et ne lui laissera les rênes qu'en 1949. Jean-Basile Gournay est un ancien notaire, richement marié. Habile et prudent, mais après avoir construit une maison fort tapageuse rue d'Alger (aujourd'hui rue Fournier-Sarlovèze), il a le tort de faire de la politique en prenant des positions radicales. Il remplace en 1902 Alphonse Chovet, le maire démissionnaire de Compiègne (qui conserve son mandat de député), mais en 1904 échoue devant Fournier-Sarlovèze. Il a fait des papiers de complaisance électorale, et notamment en faveur d'Octave Butin, maire radical-socialiste de Margny, et Gournay est remplacé par Léopold Petitjean. La banque devient la BRO, ou banque régionale de l'Oise, crée des succursales à Crépy, Nanteuil et Pont. Florissante, grâce aux crédits de reconstruction d'après guerre, elle devient la banque la plus solide des trois.

Créée à Noyon, la banque Cheneau et Barbier réunit deux hommes au caractère opposé : Cheneau est aussi prudent que Barbier est intrépide ; Barbier a épousé la petite-fille de Chesneau. Après la guerre de 1914, ils reviennent à Noyon, après un intermède parisien où ils ont noué des contacts précieux dans le monde de l'industrie mécanique et de l'automobile. La banque connaît alors une croissance prodigieuse, jusqu'à la faillite de 1923 à Noyon, après la mort de Cheneau en 1921, due à la médiocrité des crédits parisiens. Trop intrépide, Barbier fait également faillite à Compiègne en 1933, où il s'est installé en 1934 au 3 rue de la Sous-Préfecture.

Après 1945, on assiste à la mort des banques locales : du reste les grandes entreprises Englebert, Nouryland et la Biscuiterie nantaise ne sont plus locales. La Banque de France, nationalisée, doit contrôler la reconstruction de la France, et contrôle aussi les banques d'implantation locale : Crédit Lyonnais, Société Générale, CNEP, Brière et BNP. Michel Brière s'en sort mais se retire en 1979 et devient la Banque de Picardie, dont le contrôle du capital est repris par Pillet-Will, le châtelain d'Offémont et par les Mutuelles Unies ; la banque a été reprise depuis 2000 par une multinationale, le groupe HSBC, dernier avatar de la Hong-Kong et Shangaï Bank. On a ainsi assisté à des moments de concentrations successives ; la concentration n'a pas de limite, car elle est l'ultime solution à la nécessité d'améliorer la productivité et de maîtriser le risque.

Quelques projections, surtout des cartes postales, rappellent les immeubles d'implantation de ces banques à Compiègne ou à Noyon. L'immeuble de la Banque de France à Compiègne a été construit en pierres de taille, en 1924. La maison du 2 de la rue de la Surveillance, où est mort le major Otenin, a été le siège de la banque Brière, dont elle conserve la trace. Gournay s'est fait élever une maison grandiose, occupée actuellement par le docteur Jacob.

De nombreuses questions à l'orateur montrent tout l'intérêt pris par le public à son exposé.

6 mars

Dominique LEBÉE

La fin de l'abbaye de Morienvall

Dominique Lebée, dont la famille est propriétaire du terrain situé au pied du chevet de la célèbre abbaye de Morienvall, a utilisé un précieux document inédit transmis par sa famille, étude faite par le curé Hugues Jacques Capeaumont, qui a extrait de 32 liasses d'archives de la cure aujourd'hui disparues, un texte dont il ne reste qu'une copie dactylographiée de 132 pages, remise récemment par monsieur Lebée aux Archives départementales.

Hugues Jacques Capeaumont, né à Compiègne en 1724, fut nommé curé de Saint-Sauveur en 1751, puis de Morienvall en 1764, où il meurt en 1799. Délégué pour le Clergé à la préparation des Etats généraux de 1789 à Crépy-en-Valois, il devint curé constitutionnel, puis maire de Morienvall de 1790 à 1792.

Ce personnage intéressant fit l'inventaire des archives de la cure en vue de défendre les intérêts de sa nouvelle paroisse, classant et transcrivant actes et titres, ainsi que les procédures engagées par lui au nom des habitants dans